

ment à toutes les grandes pensées que Virgile tenait des philosophes grecs, et par lesquelles il semble avoir annoncé le monde moderne.

Enée est évidemment une personnification idéale d'Auguste. On reprochait à l'empereur son peu de courage ; on dirait que Virgile eut à cœur de montrer que cette qualité n'était vraiment grande et vraiment utile que lorsqu'elle est unie à l'élévation de l'esprit et à la sérénité de l'âme. La piété filiale, le respect des dieux, le titre de fondateur de la puissance romaine, convenaient également au héros et à l'objet des fictions du poète. Mais Enée n'est pas seulement un symbole politique, c'est aussi un grand type philosophique. On a comparé ses sentiments aux doctrines morales de l'antiquité. Mais dans quel système de cette époque pourrait-on trouver l'union de la liberté qui fait les héros, avec l'obéissance qui fait les hommes pieux ? Il est inutile de chercher un caractère semblable à celui d'Enée parmi les sectateurs d'Épicure, qui en niant le concours des Dieux dans les choses terrestres y nie même la liberté et livre l'homme comme un jouet à toutes les impressions extérieures. Le trouvera-t-on parmi les disciples de Zénon, qui entre le destin et le principe personnel établit une lutte acharnée dans laquelle il ne s'agit que d'orgueil et de fierté ? Il est hors de doute que Virgile a voulu montrer dans Enée l'exemple de l'homme éprouvé par le sort.

Disce, puer, virtutem ex me famamque laborum,  
Fortunam ex aliis (1)....

Mais, après avoir emprunté son type aux Stoïciens, emporté par ses pressentiments et par ceux de son époque, il a dépassé le modèle qu'il s'était donné, et il est entré en plein

(1) *Æneis*. lib. XXII.